Document généré le 5 mai 2024 08:58

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Mon ton son

Luci Bouffard

Numéro 48, printemps 1991

Autour du mythe de Danaé

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14948ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bouffard, L. (1991). Mon ton son. *Moebius*, (48), 59–62.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MON TON SON

Luci Bouffard

*Il pleut comme dans cette tapisserie du moyen âge représentant le déluge. Il pleut en filets blancs, droits, parallèles, serrés, aussi gros que des chaînes. De la sorte de patelle dont l'ampoule électrique fixée au-dessus de la porte est coiffée, pend un cône de clarté jaune dans laquelle les grosses gouttes de pluie s'aurifient.**

Il pleut, pleuvra, pour toujours, à jamais, forever. Ici pour toujours, ici Radio-Canada, ici commence la musique à petites gouttes, ici s'ouvre le papillon de la télé-couleur. Je le veux.

— Ferme les yeux. Serre les poings. Attends.

Si j'étais un taureau, je beuglerais. Je serais un papillon à cornes polies, l'auroch des ondes. Les téléspectateurs ne verraient que du feu sur l'écran. Ils n'entendraient qu'un long mugissement.

— Ferme les yeux. Serre les poings. Entends, écoute les gouttes, les petites gouttes qui tambourinent, là, là, oui.

Ce n'est que mon coeur qui bat. Au rythme de la pluie, mon coeur qui bat, c'est tout. Je devrais aller dormir, ce soir, c'est foutu. Il pleut trop. Jamais je ne pourrai.

— Trop de gouttes sur le toit de tôle, ma chère?

Oui. Trop. Il n'y a rien d'autre. L'univers entier est ici, sous ce toit de tôle, à écouter le silence de la pluie. L'univers entier n'est rien d'autre. Sous la tôle. La tôle. LA TÔLE!

— Oui. C'est ça.

Quoi donc? La tôle? Mais il n'y a rien là. Rien du tout. Je ne comprends pas ce que tu veux dire. Tôle? C'est surtout un beau tollé, oui. Tollllllllé!

JE PIAFFE D'IMPATIENCE. JE TE VOIS. TU GIS, LÀ. MILLE MIROIRS. NON RIEN À FAIRE, DÉJÀ, J'ENFLE, MUGIS. JE SUIS TORRENT, TROMBE, OLIFANT. JE N'Y PEUX RIEN. JE BARRIS, JE TEMPÊTE. JE T'ENVAHIS. NIAGARA.

PARDONNE-MOI, CENT FOIS JE ME RAVISE, CENT FOIS, DANAÉ, J'AHANNE TON NOM, TON NOM-AHANNI, DANAA, DANAÉ, M'ENTENDS-TU? À TROP TONITRUER, JE T'OBNUBILE.

***

Maelström. Maelstromboli. Je ne comprends pas, je tournoie, je me perds. Ma tour est abolie. L'ancolie ne suffit plus et j'ai peur de l'énorme sanglot qui m'englobe, de l'océan où déferlent les vagues, trop de vagues. Me couvrent. Se retirent.

Je geins, je gis. Glissent les jours et les nuits. À mon seul désir, oui, les méandres infinis.

***

*Tu ne m'entends pas à voix basse, tu m'entends à haute voix. Chaque mot que je te dis se répercute en toi comme dans une grotte d'or, comme dans un puits d'or. Mes murmures te grattent comme les doigts du guitariste grattent la guitare, ô grotte d'or! Tu es un puits profond et sonore, et un puits n'a pas de cordes, mais tu es une guitare, tu es ma guitare.**

Tu vois, à travers la prison de mes doigts, Danaa, ma bulle, ma grotte, tu vois, n'est-ce pas que je te fraie la voie? Le son est en toi, pas ailleurs. Ne te love pas dans la pénombre.

*Je tourne autour d'une tour invisible, les yeux fermés, les bras en l'air comme un danseur de flamenco, martelant la boue de mes pauvres chaussons de satin. Pendant que, comme Danaé, je sens mes entrailles s'épanouir, ma mise en plis et la grosse couronne de tulle de mon tutu s'évanouissent.** Incorporée, avalée, dévadée, la bulle, la bulle-tulle de mon ballet intime. Je ris de toutes mes dents. Je bats des mains.

Je suis nue et je virevolte sous la pluie. Les gouttes qui touchent ma peau se transforment en vapeur. Elles y seront toutes bientôt. Je piaffe d'impatience. Je te vois. Tu gis, là. Mille miroirs. Non, rien à faire, déjà, j'enfle, mugis. Je suis torrent, trombe, olifant. Je n'y peux rien. Je barris, je tempête. Je t'envahis. Niagara.

JE SUIS ÉMU. Je suis émue. NoUs RiOnS, dAnS uN cOrPs-À-cOrPs FaUvE. Affleure Persée. JE M'ESCLAFFE. Efflorescence. EFFERVESCENCE.

***

Je suis nue à nouveau. Mais je hausse les épaules. Ma robe de paillettes est là, sur la fauteuil. Ma robe d'arc de triomphe, d'arche de Noé, d'arc-en-ciel. Juste à côté, mon trombone à coulisse. Je touche mon ventre. Je suis grosse, grosse de lui, du tutti-son qui désormais ne m'accordera plus de répit. Tutti sono qui, oui, ils sont tous ici. Et là. Aussi. Ils mugissent et je murmure. Qu'importe?

Mes mots m'ont dit me diront. Je me râcle la gorge. Là le lit l'eau lue. Turlelure d'écrits durs. Turlututu. *De la sorte de patelle dont l'ampoule électrique fixée au-dessus de la porte est coiffée, pend un cône de clarté jaune dans laquelle les grosses gouttes de pluie s'aurifient.** Mon p'tit chapeau pointu? Ce serait trop facile. Je lui tourne le dos et j'ouvre la porte au déluge qui, toujours me précédera.

---

* Les textes en italique sont de Réjean Ducharme : *L'avalée des avalés* et *Le nez qui voque.*